



HAL
open science

**Quarante ans de recherche en sciences sociales. Regards
sur le CERAT 1963-2003, coordonné par Anne Cécile
Douillet et Jean-Paul Zuanon, PUG, 2004 Lecture**

Laurent Devisme

► **To cite this version:**

Laurent Devisme. Quarante ans de recherche en sciences sociales. Regards sur le CERAT 1963-2003, coordonné par Anne Cécile Douillet et Jean-Paul Zuanon, PUG, 2004 Lecture. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2012, pp.202-204. hal-02872086

HAL Id: hal-02872086

<https://hal.science/hal-02872086>

Submitted on 17 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Quarante ans de recherche en sciences sociales. Regards sur le CERAT 1963-2003, coordonné par Anne Cécile Douillet et Jean-Paul Zuanon, PUG, 2004

Lecture par Laurent Devisme

Lieux communs n° 15 (2012), p. 202-204

Bien des témoignages que l'on retrouve dans ce livre valent pour la plupart des laboratoires de sciences sociales dans leur période récente, du moins dans la formulation de grandes questions : comment faire du collectif ? Comment structurer des objets de recherche, les faire durer suffisamment longtemps mais sans les épuiser non plus ? Comment associer réponse à la demande sociale, articulation à l'enseignement et développement des publications ? Comment faire du liant entre différentes générations ?

Les laboratoires de recherche connaissent bien sûr des histoires qui leur sont propres mais ils croisent aussi l'histoire des champs disciplinaires qu'ils contribuent à alimenter voire à définir. C'est bien ce que signifie cet opus fait à l'occasion d'un intelligent anniversaire, c'est-à-dire qui vise à prendre au sérieux une durée pour constituer la monographie d'un collectif dont les contours sont toujours instables. Intelligent car pluriel, sans esprit de sérieux, qui ne se raconte pas d'histoires et dont la plupart des auteurs-témoins sont bien des chercheurs, lucides et auto-critiques. Il est souvent question de déconvenues, de solitude des rameurs de fond et c'est peut-être cette tonalité qui rend l'ouvrage précieux. Le CERAT – outre d'être désormais une composante d'un important centre de recherche en sciences sociales grenoblois l'UMR PACTE (Politiques publiques, ACTION publique, Territoires et environnement) – occupe peut-être une place dans l'imaginaire de la recherche urbaine aujourd'hui : celle d'une recherche pionnière sur la planification et les politiques publiques dans les années 1970, époque de grande fertilité des rapports entre les sciences politiques et l'urbain. Le colloque d'Uriage, la figure de Lucien Nizard font en quelque sorte partie d'un patrimoine qu'avait pu établir et actualiser Pierre Lassave dans *Les sociologues et la recherche urbaine dans la France contemporaine* (Presses Universitaires du Mirail, 1997).

Après l'évocation du contexte de naissance de l'institution, trois parties permettent de se faire une bonne idée de pratiques variées des sciences sociales, de ce que signifie travailler dans un laboratoire et de ce que recouvre le fait de diriger une telle structure.

Les variations connues par les pratiques dans cet intervalle de temps (1963-2003) sont considérables, de même que celles des objets de recherche. Aussi Jean-Louis Quermonne souhaite-t-il rappeler aux jeunes chercheurs du début de XXI^{ème} siècle « le côté artisanal et aléatoire des premiers développements de la recherche en sciences sociales et humaines » (p.40). Comment les objets se font-ils reconnaître par les champs disciplinaires, par exemple les risques majeurs ? Sont-ils des objets en soi ou sont-ils constitués pour penser en l'occurrence les conditions d'émergence des objets publics ? Dans quels moments apparaissent des notions-pivot comme celle de référentiel ? Les nombreuses contributions permettent de toucher du doigt ces questions sans apporter de réponse unique. Le kaléidoscope permet d'approcher ce que signifie « la marche des idées » (expression que retenait François Dosse dans son ouvrage éponyme paru en 2003 aux éditions La Découverte), sachant que les « editors » ont pris la précaution de ne pas négliger une histoire matérielle du

laboratoire : où il est question des bureaux, du long couloir séparant la recherche de l'enseignement, de l'apparition de l'informatique avec pour corollaire le mécanisme de dépersonnalisation des rapports humains (la métaphore apparaît du passage de la ruche au désert), de la révision anonyme des textes et de ses effets... Le laboratoire n'abrite pas que des chercheurs et on croise la place souvent difficilement vécue du personnel administratif, isolé, peu reconnu.

Parmi les éléments de réflexion qui vont bien au-delà de l'histoire spécifique, retenons les suivants. Il y a la question de « la bonne distance » qui s'exprime dans deux dimensions. D'abord celle de la géographie nationale, doublée de la tutelle d'un institut d'études politiques au sein de la fédération nationale des sciences politiques. C'est alors le fond de plan « Paris-province » qui est en œuvre, où l'on perçoit les intérêts qu'a pu recouvrir la situation d'un bon laboratoire « en région » mais aussi ce que signifie un tel choix d'implantation pour les chercheurs. L'autre dimension est celle du rapport au collectif localisé. Ainsi de l'enjeu de « prendre le large », « notamment dans un milieu toujours un peu menacé par l'endogamie » comme le dit Claude Gilbert, ainsi de savoir à la fois lier des rapports privilégiés avec d'autres chercheurs du même laboratoire et des chercheurs d'ailleurs, appartenant à des réseaux. L'ancien directeur de thèse d'Anne Verjus lui confiait ainsi qu'il ne fallait pas chercher le labo idéal « mais faire son labo idéal à partir d'un réseau ». Cela pose la difficile question de ce que l'on peut attendre d'un laboratoire quand on y entre pour un métier dont l'une des caractéristiques est justement la liberté d'auto-organisation (on voit dans l'un des témoignages de jeune chercheur à quel point cela peut être dur à vivre).

Parmi les évolutions de ce laboratoire plus que quadragénaire, on voit justement ces attentes se professionnaliser et le marquage idéologique de même que la syndicalisation s'estomper voire disparaître. Un corollaire de cet affaiblissement des liens forts revient aussi à des pratiques de recherche qui sont moins portées vers la recherche impliquée voire la « recherche fusionnelle » évoquée par une chercheuse. Sur ce point, l'histoire matérielle est décisive car bien des chercheurs et doctorants sont plutôt désormais en grande partie absents des bureaux, travaillant chez eux en télétravail. Le rapport individuel / collectif est ainsi une grande ligne de force qui traverse tout l'ouvrage. L'individualisme des chercheurs revient très souvent de même que les tentatives souvent ratées de faire du lien : les séminaires auxquels peu de membres du laboratoire viennent par exemple. Cette situation peut être lue comme un vrai enjeu épistémologique et pratique. Ainsi des promesses d'un atelier d'écriture : même si personne ne partage les mêmes options théoriques, même si personne ne travaille sur le même type d'objet, « tout le monde rencontre à peu près les mêmes problèmes quand il s'agit de fabriquer un texte » (Barthe, p.214). Les témoignages des acteurs ne sauraient gommer toutefois à quel point ils ont pu, au sein de ce laboratoire, contribuer à renouveler la problématisation de l'action publique, certes avec des débats sur le modèle du référentiel mais au-delà lorsqu'il s'est agi de ré-élargir le noyau du laboratoire, G.Saez proposant de décliner les questions d'action publique autour de l'espace public, de l'intervention publique et des questions liées aux politiques publiques.

Comme pour d'autres laboratoires dans les années 1960-70, la recherche contractuelle a été décisive, d'autant plus forte ici que les objets de recherche initiaux étaient très liés avec des institutions comme la DATAR. Au travers des contributions on revient sur les mérites (activation d'une recherche impliquée avec des milieux agricoles, de la santé ou encore de l'éducation populaire ou de la politique de la Ville) aussi bien que les limites (aspiration de l'énergie du chercheur évoquée par Jacques de Maillard) de ce mode de financement. Le témoignage précis et passionnant d'André

Bruston permet d'aborder la question des processus décisionnels dans lesquels la recherche incitative a une place flottante : « on peut faire une note de trois pages, lisible par des acteurs et puis ça suit son cours dans le processus, ça coule ou ça flotte, mais on ne sait pas... » (p.81). Au-delà de la recherche contractuelle, on trouve le pari de la fécondité croisée entre savoir scientifique et connaissance pratique dans le texte de Monika Steffen à propos de la revue *Prévenir*. Avec d'autres modalités de réalisation, Sébastien Roché, dans son interview, parle également du rapport au reste du monde et notamment aux médias permettant d'être davantage lu par les collègues, paradoxalement, que si l'on publie seulement dans les revues académiques. L'ensemble des chercheurs qui s'exprime montre plutôt l'importance des défricheurs de terrain (que de « spécialistes de la synthèse de travaux » pour reprendre des catégories utilisées). On se rangerait volontiers avec Yannick Barthe qui, du côté des jeunes chercheurs, interroge « est-ce que faire de la recherche, c'est travailler à fond un terrain et en devenir « le » spécialiste, ou est-ce considérer le terrain comme une prise empirique permettant de produire des énoncés qui peuvent être discutés par des collègues travaillant sur des terrains complètement différents ? » (p.211)

Qu'est-ce donc qu'un laboratoire ? Parfois une équipe resserrée (ce que n'est pas le CERAT), parfois un seul plateau technique. Faut-il prendre au sérieux les axes et programmes collectifs ou ne sont-ce, comme l'affirme Bruno Jobert, que des formules rhétoriques ? Y a-t-il un esprit d'entreprise, une culture maison, s'agit-il plutôt d'un village ? Lorsque tel chercheur convoque la sociabilité pauvre des labos, tel autre se risque à la métaphore de la famille, renvoyant en l'occurrence au modèle corse ou sicilien : « une très grande famille aux liens assez lâches, avec des marginaux, des cousins émigrés de longue date, des parrains ombrageux défendant jalousement leur pré carré. On ne connaît même plus tout le monde. Entre ceux qui se connaissent, il y a des querelles, des rancunes tenaces et des antipathies parfois aussi ancestrales qu'inexplicables. » (p.195). Comment se manifeste donc l'attachement à l'institution ? C'est probablement la métaphore du port d'attache qui est la plus résistante, d'autant plus parlante que Claude Gilbert avait pu dire à l'un des futurs membres du laboratoire : « Grenoble tu sais, c'est une ville attachante parce que l'on ne s'y attache pas » (p.226) !

On comprend, dans le contexte d'une telle intranquillité, que diriger un laboratoire n'a rien d'évident, d'autant que le cadrage CNRS conciliant l'animation scientifique et la gestion administrative ne facilite pas les choses. La difficulté est accrue lorsque les directeurs tiennent à maintenir un cheminement intellectuel spécifique. Retenons l'enjeu de l'émulation, de faire ressortir ce qui se fait au sein du laboratoire et qui est toujours insuffisamment connu par les collègues, de mettre du liant dans un milieu individualiste et /ou recroquevillé. On peut aussi, en creux et parfois de manière explicite, repérer le problème de l'absence de culture du conflit, cela valant aussi bien dans le management du laboratoire que dans les discussions entre collègues. Pour qui veut davantage entrer dans les spécificités du CERAT et dans sa productivité, renvoyons à son catalogue en ligne¹ et notamment à la chronologie des ouvrages parus, montrant bien les dominances des différentes époques.

Laurent Devisme

¹ http://www.60ans-iepg.fr/5-recherche/catalogue_ouvrages_cerat.pdf